

d'avoir senti en français ce que je lisais en italien. Les mots alors naissaient presque d'abondance. Mais ensuite, comme d'ailleurs l'avait fait Pétrarque qui, pendant toute sa vie et jusque dans ses dernières années, a revu, corrigé, « limé » ses œuvres, j'ai longuement pesé, discuté chaque mot, étudié chaque phrase, analysé chaque pensée, de manière à traduire aussi littéralement que possible le mot, la phrase, la pensée. Le rapprochement des deux textes suffit à en convaincre. Lorsque, pour plus de clarté, j'ai jugé nécessaire d'ajouter quelques mots, j'ai mis ces mots entre parenthèses pour qu'on se rendit compte de leur adjonction. Quand, rarement, je me suis écarté du sens littéral, ou quand j'ai cru des explications utiles, j'ai fait connaître le sens précis du texte ou fourni les explications dans des annotations. J'ai voulu éviter toute paraphrase, ne rien ajouter, ne rien retrancher.

Du reste, quand on se trouve en présence d'un « peintre », d'un metteur en scène aussi puissant, aussi merveilleux que Pétrarque, il n'y a pas un trait, pas une nuance à changer à ses tableaux :

« Dès le premier jour¹ où ma Donna trépassa,
« les anges élus et les âmes bienheureuses qui ha-

¹ Sonnet LXXIV, à Laure morte.